

LE RECIT HEROIQUE CASTILLAN (formes, enjeux sémantiques et fonctions socio-culturelles)*

D'une geste espagnole il n'est resté que trois chansons conservées chacune dans un manuscrit unique et plus ou moins incomplet: la *Chanson de mon Cid*¹, la *Chanson des Enfances de Rodrigue*², toutes deux castillanes, ainsi que cent vers d'une *Chanson de Roncevaux*³ peut-être navarroise. Ramón Menéndez Pidal⁴, toutefois, dilata considérablement le corpus de l'épopée hispanique en élaborant une théorie dont le noyau était l'"état latent" de la geste. Longtemps contenues dans l'univers de la tradition orale, la plupart des chansons n'auraient été recueillies par écrit que dans la prose des chroniques: dès le XII^{ème} siècle, sous forme de brèves allusions (*Chronica najerensis*), plus complètement à partir de la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, dans *l'Histoire d'Espagne* d'Alphonse X et ses dérivations. Preuve de l'existence et du caractère traditionnel non pas de simples légendes héroïques mais bien de chansons : le *romancero*, dont la forme et les premières expressions d'une thématique historique enfonceraient, sans rupture, leurs racines dans le sol fertile de la geste.

Plusieurs aspects de la thèse pidaliennne furent assez vite contestés⁵, et nombreux sont aujourd'hui les travaux tendant à montrer qu'elle est globalement contestable⁶. Parmi les points qui prêtent à discussion, trois intéressent mon propos.

* Première publication: *Les langues néo-latines*, 1994.

¹Dernière (et excellente) édition: Alberto MONTANER, *Cantar de mio Cid*, Barcelone : Crítica (Biblioteca clásica, 1), 1993 (étude préliminaire de Francisco RICO).

²Meilleure édition : Alan D. DEYERMOND, *Epic poetry and the clergy. Studies on the "Mocedades de Rodrigo"*, Londres : Tamesis Books, 1969 (p. 221-277).

³Ramón MENENDEZ PIDAL, "Roncesvalles. Un nuevo cantar de gesta español del siglo XIII", *Revista de filología española*, 4, 1917, p. 105-204.

⁴Pour une connaissance rapide et globale de la théorie pidaliennne, R. MENENDEZ PIDAL, *La epopeya castellana a través de la literatura española*, (1^{ère} éd., française, Paris : Armand Colin, 1910), Buenos Aires : Espasa-Calpe, 1945 (éd. de réf.: 2^{ème}, Madrid : Espasa-Calpe, 1959). Sur la notion d'"état latent", notamment (du même), *Poesía juglaresca y juglares. Orígenes de las literaturas románicas*, (1^{ère} éd., 1924; rem. 1957), Madrid : Espasa-Calpe (Austral), 1990, p. 426 sq.

⁵Léo SPITZER, "Sobre el carácter histórico del *Cantar de mio Cid*", *Nueva revista de filología hispánica*, 2, 1948, p. 105-117; Pierre LE GENTIL, "La notion d'état latent et les derniers travaux de M. Menéndez Pidal", *Bulletin hispanique*, 60, 1953, p. 113-148.

⁶Fondamentalement: René COTRAIT, *Histoire et poésie. Le comte Fernán González : genèse de la légende*, Grenoble : Imprimerie Allier, 1977 ("Questions de méthode", p. 45-248); puis notamment: María Eugenia LACARRA, *El Poema de mio Cid. Realidad histórica e ideología*, Madrid : Porrúa Turanzas, 1980 (en particulier p. 213-267); Colin

Le premier concerne les chansons dont l'existence n'est pas attestée par la manuscriture. Les détracteurs de Pidal se sont employés non sans succès à dénoncer les approximations et les perversions logiques de sa démonstration. Il n'en reste pas moins que les références des chroniqueurs à des "chansons (et récits) de geste" ne sont pas rares⁷; et que leur nombre -- celles-ci n'étant de mise que lorsque le propos contrevient à la tradition historiographique, aux convenances ou à l'idée que les historiens se faisaient ou voulaient donner du vrai -- est très certainement inférieur à celui des sources poétiques dont ces hommes disposaient. Que l'on se reporte, pour s'en persuader, à la version de la *Chanson du Cid* contenue dans l'*Histoire* alphon sine. L'on y verra les compilateurs évoquer la chanson sous le terme d'"histoire"⁸ ("*dize la estoria que*", "*segund cuenta la estoria*"), et plus rarement écrire: "d'aucuns *disent* que" ("*dizen algunos que*")⁹. Rien dans leur propos qui révèle l'existence d'une version poétique romane de l'histoire du Cid. Que diraient nos positivistes quant à la forme littéraire de la source transcrite par les historiens du roi Sage, si le manuscrit unique qui conserve la *Chanson* s'était perdu? Mais à l'inverse: expliquer tout avènement historiographique par l'existence d'une chanson ou lier toute variation d'un thème narratif des chroniques à la

SMITH, *The making of the Poema de mio Cid*, Cambridge University Press, 1983 (traduction espagnole, Barcelone : Crítica, 1985).

⁷Rapidement et pour l'exemple (réf: *Histoire d'Espagne* dans sa version "amplifiée" publiée par PIDAL sous le titre de *Première chronique générale d'Espagne*) : Bernard du Carpio : "(...) *demientre que el rey don Alfonso fazie todos los bienes que auemos ya contados ante desto, donna Ximena, su hermana, casose a furto del con el conde San Diaz de Saldanna; et ouieron amos vn fijo a que dixieron Bernaldo. (...) Et algunos dizen en sus cantares et en sus fablas que fue este Bernaldo fijo de donna Timbor hermana de Carlos rey de Francia...*", "*Et algunos dizen en sus cantares et en sus fablas de gesta que... Mas en verdat esto non podría ser...*", "*Et dizen algunos en sus cantares segund cuenta la estoria que este frances Bueso que so primo era de Bernaldo* (le chroniqueur revient ici à la version francisée de la légende, dont il s'était déjà démarqué)", "*Et algunos dizen en sus romances et en sus cantares que...* (suit un traitement peu orthodoxe du cadavre du comte Sanche destiné à le faire paraître vivant)" (PIDAL, *Primera crónica general de España*, 1ère éd. 1955, Madrid : Gredos, 1977 (rééd.), 2, respectivement: p. 350a et 351a, 355b-356a, 371a, 375a); Siège de Zamora : "(...) *et dizen en los cantares de las gestas que la touo cercada VII annos: mas esto non pudo ser, ca non regno el mas de VI annos segund que lo fallamos escripto en las cronicas et en los libros de las estorias desto...*" (*ibid.*, 2, p. 509a). Pour la légende des Enfants de Lara (tout comme pour la mise en prose de la *Chanson du Cid*) les historiographes alphon sines ne se réfèrent qu'à l'"estoria" (*ibid.*, 2, p. 431b, 440a, 441a, 447a, 448a). Voir également : Louis CHALON, "De quelques vocables utilisés par la *Primera crónica general de España*", *Le Moyen Age*, 77(1), 1971, p. 79-84.

⁸PIDAL, *Primera crónica general*, (éd. de réf.), 2, p. 529a, 531b, 591a, 592b.

⁹*Ibid.*, 2, p. 523b.

variation implicite de la geste correspondante¹⁰, c'est ignorer l'incessante activité de création et de refonte d'historiens qui, au service tantôt d'un établissement religieux -- songeons au *Poème de Ferrand Gonzalez*, composé à l'initiative de San Pedro de Arlanza¹¹, ou aux innombrables fabulations des moines de Cardeña¹² -- tantôt de la couronne, mirent et remirent sur le métier l'interminable ouvrage des légendes historiques médiévales. Tout récit légendaire qui s'insinue dans l'historiographie des XIIème et XIIIème siècles n'est pas le reflet d'une chanson: l'institution des Juges de Castille¹³, les premiers motifs cidiens du Siègle de Zamora¹⁴ furent des élaborations purement historiographiques et non l'oeuvre des jongleurs. D'un autre côté, rien n'indique que les sources poétiques des chroniqueurs n'aient été que de longues chansons. Par exemple : l'orageuse rencontre de Ferrand Gonzalez et du roi Sanche de León au bord du Carrión, telle que la rapporte la *Chronique générale d'Espagne de 1344*¹⁵, et sur laquelle Pidal¹⁶ fonda l'existence de toute une chanson différente du poème de clergie composé au bord de l'Arlanza, ne dut pas dépasser, dans son éventuelle version poétique, les dimensions d'un romance¹⁷. Bref : les chansons furent certainement

¹⁰Cette attitude, qui fut en quelques occasions celle de PIDAL, a donné lieu à d'ahurissants excès chez plusieurs de ses disciples.

¹¹Je ne vois rien qui suggère l'existence d'une chanson préalable au *Poème*, et suis donc d'accord avec la panorama que brosse Cotrait de la tradition gonzalienne qui précède celui-ci. L'oeuvre m'apparaît comme une "histoire poétique", gouvernée par une représentation toute cléricale de la royauté castillane. Cf. Georges MARTIN, "La geste", in : *Histoire de la littérature espagnole*, 2 t., Paris : Fayard, 1993; 1, p. 43-73 (p. 44-49).

¹²Sur les légendes cidiennes qui fleurirent, dès le début du XIIIème siècle, dans le monastère burgalais : Miguel BARCELO, "Sobre dos textos cidianos", *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 32, 1967-1968, p. 15-25; Colin SMITH, "The diffusion of the Cid cult : a survey and a little-known document", *Journal of medieval history*, 6, 1980, p. 37-60, et "Leyendas de Cardeña", *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 179, 1982, p. 485-523; Diego CATALAN, "Poesía y novela en la historiografía castellana de los siglos XIII y XIV", in : *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux : J. Duculot, 1969, 1, p. 423-441.

¹³G. MARTIN, *Les Juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris : Klincksieck (Annexes des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 6), 1992.

¹⁴*Ibid.*, p. 46-70 et p. 100-102, n. 122; *id.*, "La geste", p. 50-53.

¹⁵Luis Filipe LINDLEY CINTRA (éd.), *Crónica geral de Espanha de 1344*, Lisbonne : Academia Portuguesa da História, 3 vol., 1951-1961; 3, p. 99-100.

¹⁶PIDAL, *La epopeya castellana...*, p. 41-53.

¹⁷Je constate, sans pour autant revenir à la théorie des cantilènes... Au cours d'une réunion sur "L'histoire et ses nouveaux publics (XIIIème-XVème siècles)", qui s'est tenue à la Casa de Velázquez en avril 1993 à l'initiative de la Fondation Européenne de la Science, Juan VICTORIO MARTINEZ a tenté de redonner vigueur à l'idée d'une existence très ancienne des romances (antérieure à l'*Histoire d'Espagne* et probablement aux chansons de geste). PIDAL envisagea la possibilité d'une dimension variable des

plus abondantes que les manuscrits qui nous en sont restés, mais il ne convient pour autant ni de concevoir de façon unitaire leur forme, ni d'en grossir le nombre, ni encore de leur concéder la primeur de toute floraison historiographique. Un examen philologique scrupuleux et sans a priori théorique de la tradition textuelle suffirait, dans bien des cas, à prévenir de trop grandes dérives. Et en attendant d'éventuelles découvertes, le mieux est encore d'étudier ces chansons et autres formes narratives dont le protagoniste n'est ni un saint ni un roi sous la désignation commune et moins engagée de *récits héroïques*. Nous verrons un peu plus loin que la solidarité sémantique de leur corpus nous autorise à les aborder, quelles qu'aient été leurs formes, comme un ensemble pourvu d'une identité sémiologique.

Un autre point fort débattu de la thèse pidalienne est celui de l'"historicité" de la geste castillane¹⁸. Soit : l'idée que la chanson constitua une forme d'histoire orale, enracinée dans l'événement et chargée d'une fonction initialement informative -- "*noticiera*" est le terme espagnol consacré. Sans entrer dans le problème des fondements théoriques et idéologiques de cette conception (ni de celle dont je traiterai en troisième lieu)¹⁹, force est de constater qu'on a eu beau fouiller les archives, ni l'existence et les faits de Bernard du Carpio (sur quoi le silence de Pidal est absolu), ni ceux des Infants de Lara (en dépit, cette fois, d'un acharnement peu fructueux²⁰) n'ont pu être fondés en histoire. La *Chanson du Cid* elle-même, par plusieurs de ses formants majeurs (comme le compagnonnage de Ruy Diaz et d'Alvare Fañez ou le mariage des filles du protagoniste avec les infants de Carrion), se détourne résolument de tout ce que l'on savait et de ce que l'on a pu ensuite savoir de la vie historique de son héros²¹. Ceci ne veut pas dire que le récit héroïque n'ait rien à voir avec l'histoire²². Le corpus castillan

"poèmes héroïques" compilés par les historiographes alphonsins. Mais le plus court lui semblait tout de même d'environ 500 vers (*Poesía juglaresca...*, p. 370-373).

¹⁸R. MENENDEZ PIDAL, notamment: *La leyenda de los Infantes de Lara*, (1ère éd. 1896), in : *Obras de R. Menéndez Pidal*, Madrid : J.A.E.I.C. (C.E.H.), 1934, 1; et *Historia y epopeya*, *ibid.*, 1934, 2.

¹⁹Gérard SEGURA s'engage dans ce thème de recherche qui devrait conduire à situer la philologie pidalienne sur l'horizon intellectuel de l'Espagne de la génération de 98 aux années centrales du XXème siècle (*Philologie et nation. L'Espagne de Menéndez Pidal*, Mémoire de D.E.A. soutenu à l'Université de Paris XIII, 1993).

²⁰Cf. R. COTRAIT, *Histoire et poésie...*, p.169-178.

²¹(Entre autres), article de L. SPITZER cité en note 5; Luis RUBIO GARCIA, *Realidad y fantasía en el "Poema de mio Cid"*, Université de Murcie : Biblioteca Filológica (3), 1972; Louis CHALON, *L'histoire et l'épopée castillane du moyen âge. Le cycle du Cid; le cycle des comtes de Castille*, Paris : Champion, 1976; et, fondant sur ces écarts un renouvellement profond de l'interprétation de l'oeuvre, Antonio UBIETO ARTETA, "El *Cantar de mio Cid* y algunos problemas históricos", *Ligarzas*, 4, 1972, p. 5-192.

²²Un intéressant faisceau de regards sur la question dans Arturo FIRPO (dir.), *Epopeya e historia*, Barcelone : Argot, 1985.

atteste qu'il est toujours enté sur celle-ci. Mais ces greffes témoignent seulement du désir des auteurs de conférer à leur narration un statut historique²³ en insérant celle-ci dans ce qu'avait de plus largement admis l'histoire du royaume. Ainsi: l'historicité -- je dirais l'*historisme* -- des récits héroïques se limite à ce qu'ils ne furent guère éloignés, dans certaines de leurs ambitions, de l'historiographie et qu'ils s'efforcèrent toujours de s'identifier à elle. Pour quelles raisons, à quelles fins, nous le verrons après avoir abordé le troisième point conflictuel de la thèse pidalienne: son populisme.

Menéndez Pidal imagina une geste émanant du "peuple espagnol" et largement diffusée en son sein²⁴. Or, si l'on n'est pas convaincu -- c'est mon cas²⁵ -- de la grande ancienneté du romancero -- c'est-à-dire de ce que les premiers romances historiques (qui, eux, jouirent certainement d'une grande fortune populaire) dérivent de la geste par fragmentation de ses épisodes les plus célèbres --, deux choses sautent aux yeux : que les traces laissées par les récits héroïques dans les écrits non historiques, les fors ou la documentation privée sont soit rarissimes et douteuses²⁶ soit inexistantes; que les personnages et les thèmes qui les habitent peuvent difficilement être tenus pour avoir intéressé de larges couches du peuple espagnol. Plus plausible me paraît l'idée que ces récits naquirent de et s'adressèrent à un groupe, quoique nombreux et composite, défini précisément par les hommes qu'ils représentent: la société des guerriers, ou si l'on veut l'aristocratie laïque dans toute l'extension (mais guère au-delà) des sous-groupes qui la formèrent²⁷.

²³Sur ce point, notamment: Jean FLORI, "L'historien et l'épopée française", in : *L'épopée*, (dir., Juan VICTORIO), Turnhout : Brepols (Typologie des sources du moyen âge occidental, 49), 1988, p. 83-119 (p. 83), et Dominique BOUTET, *La chanson de geste*, Paris : P.U.F. (écriture), 1993, p. 17-33.

²⁴Partout et donc, par exemple, dans *Poesía juglaresca...*, p. 421-471.

²⁵G. MARTIN, "Sur la genèse, l'architecture et les fonctions du premier romancero historique", in : *Le romancero ibérique* (à paraître dans les Annexes aux *Mélanges de la Casa de Velázquez*, collection Rencontres). Dans ce livre, voir "Le premier romancero historique...".

²⁶L'apostille au *Liber commicus* de Silos ou la brève évocation du for de Castrojérez concernant (toutes deux) l'affrontement de Sanche II et de son frère Alphonse, ou bien encore l'allusion à une victoire de Ruy Díaz sur les Almoravides figurant dans un acte de vente navarro-aragonais, par exemple, sont des annotations contemporaines qui ne témoignent nullement du développement d'une poésie héroïque (PIDAL, *La España del Cid*, (1ère éd. 1929), Madrid : Espasa-Calpe, 1969, respectivement: 2, p.710-711; 1, p. 187-188; et 2, p. 867-868).

²⁷J. FLORI "L'historien et l'épopée française", p. 89-90; D. BOUTET, *La Chanson de geste*, p. 28-29.

Mais si les récits héroïques ne furent d'aucune façon le véhicule, largement utilisé par le peuple espagnol, d'une information factuelle, si, au contraire, leur propos, quoique implanté dans le savoir historique et ambitionnant d'être assimilé à celui-ci, essentiellement légendaire, fleurit et fut cultivé dans l'élite militaire, quelle peut avoir été leur sémiologie générale sinon celle d'une mythologie de groupe destinée à répondre aux questions que celui-ci se posait? L'historicité du récit héroïque va rarement au-delà d'une coordination grossière avec l'histoire générale. Et celle-ci n'est due qu'à ce qu'il prétendit concurrencer un discours que détenaient des pouvoirs rivaux. Tandis qu'au long des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles se renforçait une historiographie contrôlée par l'Eglise et la couronne, tandis que celles-ci commençaient, tardivement, de tisser une idéologie chevaleresque à leur mesure²⁸, surgissaient de l'aristocratie des narrations pseudo-historiques qui promouvaient ses propres valeurs, moins conceptualisées parce que moins partageables, et donc moins défendables, étant celles d'un groupe guerrier, dont la puissance reposait d'abord sur la force, et dont les privilèges qui l'identifiaient -- cela ne faisait illusion pour personne -- procédaient d'une situation de fait avant que d'un état de droit. Ainsi naquit et vécut le récit héroïque castillan, cherchant dans l'intemporalité et les prescriptions latentes du mythe et du folklore l'expression, plutôt que d'une idéalité, de lois de fonctionnement que l'aristocratie ne pouvait défendre par la raison ni porter, manquant à la fois de support transcendantal et de culture savante, au plan de l'axiologie écrite des clercs. Et c'est ainsi qu'il mourut, ou qu'il changea d'âme: lorsque à partir du XIV^{ème} siècle le groupe accéda en tant que tel, avec Jean Manuel, puis beaucoup d'autres, à l'écriture... et à l'historiographie.

Tout ceci paraît abstrait et péremptoire? Voici l'analyse de quelques cas concrets.

Prenons la légende des infants de Lara. Sa première version écrite figure dans l'*Histoire d'Espagne*²⁹, que les officiers d'Alphonse le Sage achèvent vers 1270. Ceux-ci -- la prévention vaut pour tous les récits que je vais évoquer -- ont frappé l'original à leur empreinte. On entrevoit tout de même, sous cette marque de surface, une architecture et une signification fondamentales. Dans le rôle du méchant, Ruy Velasquez. Riche-homme, il vient de se marier avec doña Lambra, cousine du comte de Castille

²⁸Pour ce thème, le travail le plus prometteur me paraît être celui, commençant, de Jesús RODRIGUEZ VELASCO : "De oficio a estado. La caballería entre el *Espéculo* y las *Siete Partidas*", *Cahiers de linguistique hispanique Médiévale*, 18, 1993 (à paraître), et *La caballería castellana. Introducción a un episodio político y cultural* (Trabajo para la obtención del Grado de Salamanca, 1993).

²⁹R. MENENDEZ PIDAL, *Primera crónica general...*, 2, p. 431-448. Une ébauche des vues qui vont être développées dans G. MARTIN, "La geste", p. 56-58.

Garci Fernandez. Le couple n'a pas encore d'enfant, mais il n'en aura pas non plus par la suite ou rien n'en sera dit. Doña Lambra représente seulement l'alliance. Ruy Velasquez a une soeur, Sancier, mariée à un homme de moindre rang, "le bon" Gonzague Gustioz. Gonzague et Sancier ont sept fils : les "infants" de Lara. Entre Ruy Velasquez et les infants la relation est donc de consanguinité; et pas n'importe laquelle: nous savons l'importance que revêtait dans la société aristocratique médiévale la relation entre neveux et oncle maternel, où le lignage voyait une importante garantie de son influence et de sa pérennité. Elle est en l'occurrence d'autant plus importante qu'elle compense profusément l'infécondité du couple lignager dominant. Entre Sancier et ses fils d'une part, et d'autre part doña Lambra, la haine est immédiate et insurmontable, les conflits très graves, indéfiniment reconduits. Une fois postulée cette opposition irrémédiable, le problème qui se pose est celui de l'attitude de Ruy Velasquez. Quelle relation de parenté va emporter son adhésion : l'alliance ou la consanguinité? Ruy Velasquez choisit l'alliance. Pour donner satisfaction à sa femme, il trame une félonie dont le résultat est la mort des infants aux mains des Maures et la capture de Gonzague Gustioz par Almansour. Dans sa geôle de Cordoue, cependant, Gonzague est veillé par une dame musulmane. De leurs amours doublement illicites -- dans l'opinion des clercs, puisqu'ils étaient adultères et unissaient des personnes que séparait leur religion; moins sans doute aux yeux des guerriers, la dame étant noble (*fija dalgo*) -- naît Mudarra. Ce bâtard, emblème de la plus pure consanguinité, vengera ses frères en tuant son pur allié Ruy Velasquez, proclamant par ce contre-exemple la fonction lignagère décisive de l'oncle maternel et, plus au fond, cette loi organique de la société nobiliaire: qu'elle a son fondement dans le lignage et que celui-ci repose à son tour moins sur l'alliance que sur la consanguinité.

Dans la Légende des infants de Lara s'illustre donc un principe affectant l'organisation interne de l'aristocratie. Socio-didactique, elle a pour vocation de former les mentalités du groupe aux lois qui le régissent³⁰. La Légende de Bernard du Carpio, en revanche, traite des relations -- extérieures, pourrait-on dire en simplifiant un peu -- de la société aristocratique avec la royauté.

³⁰Une autre signification profonde, qui trouve sa place dans la première fonction typique dont je suis en train de traiter et plus encore peut-être dans la seconde, que je vais développer immédiatement, pourrait être celle manifestée par Anne-Marie CAPDEBOSQ dans "La trame juridique de la Légende des infants de Lara : incidents et noces de Barbadillo", *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 9, 1984, p. 189-205. La problématique juridique qu'expose A.-M. CAPDEBOSQ, cependant, m'apparaît plutôt comme le biais par lequel l'historiographie alphonseine récupéra la légende et donc comme l'expression d'une facette du projet politique d'Alphonse X (*cf.* G. MARTIN, "La geste").

Du mariage secret du comte Sanche Diaz avec Chimène, soeur du roi de León Alphonse II le Chaste, naît Bernard³¹. Indigné, le roi enferme sa soeur dans un couvent et le comte dans les tours du château de Luna. Avant d'être emprisonné, Sanche prie le roi de "nourrir" son enfant. Bernard est donc élevé à la cour, où il vit heureux, aimé comme un fils par un roi que la chasteté a privé de descendance. Ici survient un événement décisif. Le défaut de postérité conduit Alphonse à offrir à Charlemagne, en échange de son aide contre les Maures, la succession au trône. Charles accepte bien volontiers, mais l'opposition de la noblesse léonaise, dont Bernard prend la tête, oblige Alphonse à revenir sur sa parole, ce qui provoque la colère de l'Empereur. Bernard contribuera à ce que l'expédition de représailles échoue à Roncevaux. Mais l'épisode ne laissera pas d'avoir de fâcheuses conséquences sur la suite des événements. Voici qu'un jour des parents de Bernard lui font connaître les circonstances de sa naissance et la captivité de son père. "Tout le sang de son corps en fut retourné"³², commentent les chroniqueurs, soulignant par avance la terrible logique qui gouvernera désormais le récit. En effet : demandant au roi la libération du comte, Bernard se voit opposer, outre un violent refus, un serment: "Et moi je vous promets que vous ne reverrez jamais votre père, et qu'il ne sortira jamais des tours aussi longtemps que je vivrai"³³. A partir de là, deux impératifs vont s'affronter, au long des règnes d'Alphonse II et d'Alphonse III, dans l'histoire de Bernard. D'un côté, l'obéissance et la fidélité au roi, appelées à s'exprimer en des circonstances particulièrement dures -- par l'extrême rigueur avec laquelle Alphonse II, qui fut une première fois contraint par la noblesse de se dédire, puis Alphonse III (la chose prenant dès lors valeur de principe) s'entêtent à respecter l'intangibilité des décisions royales -- en même temps que déchirantes et intériorisées -- par la consanguinité (et même, dans le cas d'Alphonse le Chaste, une forme de filiation symbolique) qui lie le héros à son roi. D'un autre côté, la solidarité parentale, représentée en sa relation nucléaire: la filiation par le père. Bernard tentera de surmonter la contradiction en servant exemplairement le roi pour lui demander en retour, après chaque prouesse, la libération de son père. En vain : Alphonse III s'obstine à appliquer l'arrêt d'Alphonse II. Une fois épuisées les ressources de la réciprocité du service et de sa récompense, Bernard entre en rébellion, harcelant les terres du roi depuis son château du Carpio. Cédant aux instances d'une noblesse lasse de subir les attaques du jeune chevalier, Alphonse III, répétant le pénible retrait d'Alphonse II, renonce à défendre plus longtemps l'autorité de son prédécesseur. Il libère le comte. Mais il est trop tard : Sanche

³¹ PIDAL, *Primera crónica general...*, 2, p. 350-376. Une autre version, rapportée par les historiographes à des "cantares" et "fablas" (voir note 7), faisait de Bernard le fruit des amours naturelles du comte et de la soeur de Charlemagne (*ibid.*, 2, p. 351a). L'existence de cette variante n'affecte en rien mon interprétation.

³²*Ibid.*, 2, p. 354b.

³³*Ibid.*, 2, p. 355a.

Diaz de Saldagne vient de mourir dans son cachot et les ambassadeurs du roi ne peuvent remettre à Bernard que le cadavre de son père. Aux protestations et aux larmes du héros, le roi répond par un bannissement. Bernard finira ses jours en Aragon où, découragé de toute entreprise, il fondera un lignage.

Avec une inflexibilité qui trouve son couronnement dans la mort fortuite du comte, la légende de Bernard du Carpio proclame, sous les accents douloureux d'un récit sans solution, l'irrévocable prééminence, pour la noblesse, du principe de solidarité lignagère. Même lorsque celui-ci entre en conflit avec le devoir d'obéissance et de fidélité au roi. Mais elle manifeste également aux yeux du souverain la nécessité d'accorder ses décisions aux obligations à quoi est tenue l'aristocratie, afin d'éviter de perdre de bons vassaux ou de s'exposer à l'humiliation de devoir reculer contre son gré devant la pression nobiliaire.

La légende de Bernard du Carpio renferme donc une signification très politique qui présente deux facettes. L'une, formatrice, est tournée vers la noblesse. L'autre, porteuse d'un modèle politique, attend d'être regardée par le roi³⁴. Au sein de la même configuration sémantique, la légende du Siège de Zamora ouvre encore un autre champ.

On connaît le legs des historiens du XIIème siècle: la partition de son royaume par Ferdinand Ier; les guerres menées par Sanche de Castille contre ses frères Garsias de Galice et Alphonse de León; le siège de la ville dont sa soeur Urraque est le seigneur; l'assassinat du roi par Bellido Adolphe. Sur ce canevas, qu'avaient agrémenté progressivement quelques motifs cidiens³⁵, l'*Histoire d'Espagne*³⁶ et la *Chronique générale de 1344*³⁷ montrent que fut conçu un assez long récit héroïque³⁸. Et voici ce

³⁴C'est cette deuxième fonction typique (qui, du moins en Castille, me semble caractériser plutôt l'historiographie royale) que mettent en avant, en l'appuyant toutefois sur une "vision du divin", Dominique BOUTET et Armand STRUBEL (*Littérature, politique et société dans la France du moyen âge*, Paris : P.U.F., 1979; notamment p. 60-67).

³⁵Sur cette matière primitive et ses évolutions, G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 100-102 n. 122 ainsi que "La geste" (p. 50-53).

³⁶PIDAL, *Primera crónica general...*, 2, p. 493-518.

³⁷Son apport, d'un très grand intérêt, ne dépasse pas, cependant, les limites du partage de son royaume par Ferdinand à Cabezón (LINDLEY CINTRA, *Crónica geral...*, 3, p. 335-347).

³⁸La longue tradition historiographique de l'épisode, l'insertion d'éléments cidiens au sein même des chroniques royales, le niveau parfois proprement discursif où l'on doit suivre les enjeux d'un récit remanié par les compilateurs rendent, je l'avoue, la reconstitution de la légende ou de la chanson du Siège de Zamora particulièrement incertaine. Que l'ajout

qui distingue ce récit de l'historiographie : alors que celle-ci avait eu pour objet d'expliquer le scandaleux assassinat d'un roi de Castille tantôt (au XII^{ème} siècle) en établissant les responsabilités personnelles ou dynastiques du crime, tantôt (au XIII^{ème}) en dégagant ses causes socio-politiques au seul bénéfice de l'enseignement du roi³⁹, c'est une fonction majeure de la noblesse, celle de conseiller le souverain, que celui-là se fixe d'abord d'illustrer. Il n'est pas de décision royale ou seigneuriale, il n'est pas d'événement qui n'y soient présentés et n'y prennent leur sens par rapport au conseil dont ils émanent ou résultent -- ou bien à l'absence de conseil ou au conseil non tenu en compte qui les a précédés⁴⁰. Le Cid se distingue dans ce rôle, nouveau pour lui, de conseiller; tandis que, du seul fait de donner exemple de la fonction, le bon Arias Gonzague se trouve porté au panthéon de l'héroïsme castillan. Bien sûr, il en va du conseil comme d'autres missions ou principes dont traitent nos récits : il est présenté de façon problématique, et son exemplification se fait, le plus souvent, a contrario. Les chefs sont les premiers à trébucher : Ferdinand, qui partage son royaume sans consultation, inspirant à Arias Gonzague de sombres et malheureusement exactes prophéties; Sanche, qui s'emporte chaque fois qu'un avis ne flatte pas ses ambitions hégémoniques; Urrique, qui, contre l'opinion d'Arias Gonzague, finit par consentir aux offres ténébreuses de Bellido. Et la légende donne aussi un mémorable contre-exemple de conseiller : ce même Bellido Adolphe, dont la perfidie dévoie Urrique et mène Sanche à sa perte. La question de fond, cependant, c'est le bon conseiller qui n'est pas écouté qui la pose. Que faire dans son cas? Réponse : être un "bon et fidèle vassal" -- la formule à l'envi se répète⁴¹ -- et servir son seigneur jusqu'au bout, même si celui-ci se trompe, même s'il est gravement dans son tort. Vassaux de Garsias, de Sanche et d'Urrique, tous agissent ainsi, et, plus que pour être un mauvais conseiller, c'est -- le récit l'ayant montré entrant dans le vasselage de sa future victime -- pour être un vassal félon qu'est condamné Bellido⁴².

de Pierre de Barcelos à la version contenue dans l'*Histoire d'Espagne* se borne à l'épisode apertural du partage (voir note antérieure), sans que rien ne soit ensuite modifié du texte des historiographes alphonseins m'incline cependant à penser que celui-ci avait dû apparaître à l'auteur de la *Chronique générale de 1344* comme un reflet satisfaisant de la source.

³⁹Sur cette fonction de l'historiographie royale antérieure à Alphonse X en Castille, G. MARTIN, "Alphonse X et le pouvoir historiographique", in : *Historiographie médiévale en Europe. L'histoire et ses nouveaux publics (XIII^{ème}-XV^{ème} siècles)*, actes du colloque organisé par la Fondation Européenne de la Science (Madrid, avril 1993), à paraître. Dans ce livre, voir "Le pouvoir historiographique...".

⁴⁰Il suffit, pour mesurer l'importance du thème, de relever les occurrences de *consejo/consejar* dans le fragment correspondant de l'*Histoire d'Espagne* : PIDAL, *Primera crónica general...*, 2, 7 en p. 497b, 4 en p. 498a, 3 en p. 499a, 2 en p. 500, 3 en p. 505, 3 en p. 507, 5 en p. 508, 8 en p. 512, etc.

⁴¹*Ibid.*, 2, p. 506b, 508ab, 509b, 512b (3 fois), etc.

⁴²*Ibid.*, 2, p. 510a, 512a, 513b, 519b.

Ainsi voyons-nous une nouvelle fois se dédoubler le sémantisme du récit héroïque : indiquant ici ce que doit être le rapport de l'aristocratie et de la royauté dans la délibération politique, il propose à chacune des modèles et des contre-modèles de comportement. Plus que les précédentes, cependant, la légende du Siège de Zamora laisse apparaître des préoccupations d'un autre ordre. A côté de la noblesse, dont la fonction traditionnelle de conseiller le roi s'exerce surtout dans l'entourage de Garsias et de Sanche, apparaît en effet, dans l'environnement d'Urrique, un conseiller nouveau, la ville, et, plus précisément, le corps social des élites urbaines, représenté dans ses instances délibératives : bons-hommes et chevaliers municipaux consultés au sein d'un conseil (*conceio*) réuni en assemblée plénière⁴³. C'est ici, me semble-t-il, une troisième dimension du récit héroïque, et une troisième vocation : exprimer les aspirations d'un des groupes constitutifs de l'élite laïque -- en l'occurrence : l'oligarchie des villes, chevaliers et bourgeois unis dans le désir de participer, au même titre que la noblesse, à la vie politique du royaume.

Cette structure trine sur quoi s'appuie le sémantisme du récit héroïque, je la retrouve dans la geste cidienne⁴⁴, où, cependant, domine l'aspect social. Un des propos majeurs de la *Chanson du Cid* est sans doute de montrer la supériorité de l'"effort" (*esfuerzo*) sur la "nature" (*natura*) dans la définition de l'"honneur" (*honra*). La proclamation relève d'un débat idéologique concernant la définition de l'aristocratie et les fondements de sa prééminence. Mais la mise en valeur d'une chevalerie (noble et vilaine) où est réputé s'exalter le premier, aux dépens d'une noblesse qui doit tout à la seconde, dit l'origine sociale des aspirations qui, dans cette opposition notionnelle, s'expriment. Enfin : que la démonstration de la compétence chevaleresque se fasse sous le regard d'un roi saisi de réviser la hiérarchie des deux groupes dans l'ordonnement de son "amour", et que cette contrainte prenne la forme d'une valorisation de la dépendance personnelle (perçue comme ouvrant la voie aux hommes nouveaux) au détriment d'une dépendance naturelle (tenue pour pérenniser les puissances traditionnelles), voilà un message qui s'adresse à la royauté⁴⁵. Par une rare continuité, les mêmes enjeux fondamentaux -- à la nuance près des handicaps sociaux supplémentaires qui s'y

⁴³*Ibid.*, 2, p. 507b-508a.

⁴⁴G. MARTIN, "La geste", p. 59-71.

⁴⁵Sur cet aspect de l'oeuvre : G. MARTIN, "Famille et féodalité dans le *Poema de mio Cid*", in : *Le texte familial*, Travaux de l'Université de Toulouse-Le Mirail, A, 30, 1984, p. 21-33, et "Le mot pour les dire. Sondage de l'amour comme valeur politique médiévale à travers son emploi dans le *Poema de mio Cid*", in : *Le discours amoureux*, Service des Publications de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, 1986, p. 17-59. Dans ce livre, respectivement: "Parenté et dépendance politique" et "Amour...".

expriment (puïnesse, bâtardise) et de l'ambiance idéologique qui en fait le fond (l'honneur comptant moins désormais que la carrière) -- seront, à la fin du XIIIème siècle, ceux de la *Chanson des Enfances de Rodrigue*⁴⁶.

Le récit héroïque castillan, quelles qu'aient été ses formes -- et sans doute faut-il voir dans la chanson son genre dominant --, apparaît ainsi comme une mythologie émanant des élites laïques et qui croît dans les interstices d'une histoire contrôlée par la couronne et les clercs. Son sémantisme traduit trois grandes fonctions socioculturelles. La première, par sa vocation explicative et didactique, s'apparente à la mythologie. Elle consiste à formuler symboliquement et à inculquer au groupe ses lois d'organisation interne. La seconde, plus proche des finalités de l'historiographie royale, a pour objet d'établir à l'usage des rois les principes d'une harmonie politique avec l'aristocratie. Enfin, comme tout imaginaire ayant partie liée avec le social, le récit héroïque exprime (et porte parfois au premier plan) les intérêts ou les aspirations des composantes du groupe qui l'a fondé et le cultive.

⁴⁶G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 431-597.